

culture

Suivez toute l'actualité photo
sur notre compte Instagram
@lesechosphotos



« Tendre Colère » de Christian et François Ben Aïm, propose une réflexion sur le sens du collectif dans un monde troublé. Photo Patrick Berger

Les promesses de Suresnes Cités Danse

FESTIVAL

Pour sa 33^e édition, le festival Suresnes Cités Danse greffe au hip-hop, à l'origine de la manifestation, des gestuelles plus variées. Focus sur trois spectacles stimulants.

Philippe Noisetto

Devenu une référence, Suresnes Cités Danse a su imposer à sa façon, festive, toutes les écritures du mouvement hip-hop. Considérées à l'origine comme un sous-genre, ces danses souvent nées dans la rue ont révélé des chorégraphes de plus en plus matures, une grammaire du geste inventive. Le public suivra, à Suresnes où la manifestation est créée par Olivier Meyer en 1993, comme à la Villette à Paris.

Beaucoup se souviennent des découvertes que furent Doug Elkins, Andrew Skeels, Amala Dianor ou Jann Gallois, Willi Ninja, star du Voguing américain trop tôt décédé, y fera même une apparition. Sans oublier les invitations à des créateurs contemporains du nom de José Montalvo ou Blanca Li, fusionnant leur style avec le hip-hop. Nouvelle directrice de Suresnes Cités Danse, Carolyn Occeili entend

bien imprimer sa marque. La preuve par ce week-end d'ouverture du festival aux esthétiques multiples avec l'invitation lancée aux frères Christian et François Ben Aïm. Artistes formés à la danse, au théâtre et au cirque, ils n'appartiennent pas à la planète hip-hop. « Tendre Colère », création de saison pour une dizaine d'interprètes, s'inscrit dans une veine actuelle de la danse contemporaine. Une réflexion sur le sens du collectif dans un monde troublé.

Cri puissant

La tendresse du titre se traduit sur scène par une gestuelle enroulée autour des corps qui voit les partenaires se protéger. La colère, quant à elle, prend la forme d'un cri puissant ou de rondes incessantes. Christian et François Ben Aïm ont puisé dans un registre vaste, des danses traditionnelles notamment, avec les solistes bras dessus dessous en ligne ou plus expressif le temps d'un face-à-face guerrier.

Certains passages sont de toute beauté, comme cet interprète porté haut tel un trophée ou le final à la puissance contagieuse.

D'autres moments sont, hélas, moins forts. Dans ces séquences, la gestuelle presque datée – on pense aux créations des années 1990 – tient à distance le propos engagé. A croire que les chorégraphes surpris par leur audace ont fait marche arrière.

« Tendre Colère » réunit une belle distribution, magnifiée par les splendides lumières de Laurent Pâtissier. Les rythmes musicaux de Patrick de Oliveira, entre électro et folklore réinventé, finiront de séduire les spectateurs le 12 janvier. La pièce partira dans la foulée en tournée française.

Suresnes Cités Danse ne se contente pas de programmer, il joue aussi le rôle d'incubateur de talents. Une prise de risque qui n'est plus si courante dans le milieu. Ainsi, la danseuse et chorégraphe Allison Faye, repérée par Carolyn

Ocelli à Bruxelles, s'est vu inviter à présenter une courte création, « Bernard ». S'inspirant de cet animal singulier, le bernard-l'hermite, elle imagine une chorégraphie duale avec sa partenaire Juliette Bolzer. Et chacune de s'essayer à « habiter » le corps de l'autre pareil au bernard-l'hermite cherchant la bonne coquille. S'extrayant d'un large manteau lumineux, les danseuses déploient des trésors d'imagination, jeu de jambes entremêlées ou valse lente. Charmant.

L'autre duo de ce plateau partagé, « Juste un moment », réunissait Christophe West et Gaël Grzeskowiak, solistes repérés. Ils optent pour le télescopage de styles allant jusqu'au tango déconstruit. Leur complicité fait des étincelles suscitant les rires et les vivats de la salle. Mission accomplie pour ces garçons dans le vent. ■

Suresnes Cités Danse Théâtre de Suresnes www.suresnes-cites-danse.com. Jusqu'au 9 février.

THÉÂTRE

Balzac à plein régime au Théâtre du Soleil

Le jeune Paul Platel et sa troupe des Evadés offrent une adaptation débridée des « Illusions perdues », faisant le pont entre la France de la Restauration et celle des années 1980.

Toute une comédie humaine ou presque : avec six comédiens et comédiennes en scène, Paul Platel s'est attaqué avec une énergie et un enthousiasme débordants aux « Illusions perdues », de Balzac, dans la petite salle du Théâtre du Soleil. Baptisé « Splendeurs et misères », allusion au roman suivant qui clôt l'ascension et la chute du jeune poète-journaliste provincial Lucien de Rubempré, le spectacle, avec peu de moyens mais une belle inventivité, nous ballade d'Angoulême à Paris et de la France de la Restauration à celle des années 1980.

Le jeune metteur en scène niçois déploie sans temps mort la fable cruelle de l'écrivain français, teintant de couleurs vives les atermoiements du héros partagé entre idéalisme et soif de réussite, naïveté et cynisme. Dans un décor malin, fait de panneaux mobiles, le jeune Lucien, incarné avec flamme par Gaétan Poubangui, piaffe et enrage de ne pas publier ses poèmes puis vend son âme au diable, acceptant de susciter le scandale par ses chroniques dans un journal royaliste.

Mené à un train d'enfer, « Splendeurs et misères » prend l'allure d'une comédie burlesque où s'instille le poison du doute et de la mélancolie. Ce monde d'argent, d'apparence et de réputations usurpées ressemble beaucoup au nôtre. Par un jeu efficace de lumières et de masques, Paul Platel instille onirisme et étrangeté à son récit qui vire peu à peu au cauchemar.

Sur fonds de chansons populaires, « Splendeurs et misères » tourne à la valse folle, portée par ses six interprètes, tous possédés par leurs personnages. Mention spéciale à Jason Marcelin, détonant en journaliste corrompu et érotomane. La mise en scène donne parfois une impression de trop-plein. Mais l'œuvre de Balzac franchit allègrement les siècles, ici authentique et fraîche. On prêterait à Paul Platel et à sa troupe des Evadés plus de splendeurs que de misères dans leur toute jeune carrière.

— Philippe Chevilly

Splendeurs et misères

Théâtre du Soleil (salle de répétition), jusqu'au 2 février. www.theatre-du-soleil.fr

Nathalie Béasse sur du velours au Théâtre de la Commune

SPECTACLE

Venue des Beaux-Arts, Nathalie Béasse pense ses mises en scène comme des tableaux vivants. « Velvet », sa nouvelle création à Aubervilliers, est une merveille de créativité.

Il suffit d'un courant d'air épousant les pans d'un rideau aux tons rose fanée pour que la magie de « Velvet » opère. Vont défiler sous nos yeux de courtes saynètes comme autant d'hommages au théâtre et à sa machinerie. La tête

d'une femme aux cheveux pris dans les plis, une rangée de fleurs au sol. Lorsque le rideau se lève, c'est encore plus beau. S'y dévoile un horizon de toiles peintes comme autant de vestiges de mises en scène passées, celles de Nathalie Béasse d'abord et d'autres rêvées.

Fantôme

Forte d'une formation aux Beaux-Arts, la créatrice déploie de pièce en pièce un univers à part, théâtre de peu de paroles, tout en émotion. On verra encore dans Velvet une « armée » de bêtes empaillées façon Diorama de musée ces décors en



Christophe Raymond de Lage

« Velvet », de Nathalie Béasse.

miniature –, ou encore un ballet de tissus suspendus ou tendus au plateau. Ici tout se fait à la main ou presque dans la plus belle tradition des planches.

Le burlesque fait des siennes à l'image de ce crooner italien (incarné par Etienne Fague, irrésistible) contant le quattroceto à sa manière, poétique, ou de ce soldat ne tenant pas debout (incarné par Clément Goupille).

La mélancolie, elle, tient à peu de chose, à l'exemple d'une pluie fine sur Aimée-Rose Rich, la découverte de ce spectacle. Les influences, revendiquées ou pas, de Nathalie

Béasse paraissent multiples : les peintres classiques, la danse-théâtre de Pina Bausch, les films de Jacques Tati.

Réflexion sur l'illusion

Pourtant, son théâtre est définitivement singulier. « La forme parfois crée le fond et j'avais vraiment envie d'être dans cette idée de fantôme, de traces » résume la metteuse en scène. Laquelle évoque également les repentirs, ces parties d'œuvre souvent recouvertes par le peintre lui-même.

En filigrane, son spectacle offre une réflexion sur l'illusion. En

dévoiant, un peu, l'envers du décor, la metteuse en scène invite le spectateur à modifier son point de vue. Le faux est ainsi plus vrai que nature. Et chacun, en quittant la salle, d'emporter un morceau de ce velours précieux. La première mise en scène de Nathalie Béasse avait pour titre « Trop-plein ». Comme un pied de nez à l'époque. Nous lui répondrons désormais : jamais assez. — Ph. N.

Velvet de Nathalie Béasse.

A Aubervilliers, Théâtre de la Commune, jusqu'au 18 janvier, puis tournée en France.